

Séquence Humanisme & Renaissance. Œuvre intégrale par extraits : parcours rabelaisien (Trad. Guy Demerson pour éd. Seuil).

TEXTE 1- RABELAIS, *Pantagruel*, chap. VI (1532)

Le jeune géant Pantagruel, pour s'instruire, fait le tour des universités. Le voici à Paris.

Un jour, je ne sais quand, Pantagruel, se promenait après souper avec ses compagnons, passait la porte que l'on prend pour aller à Paris. Là il rencontra un écolier tout pimpant qui venait par ce chemin, et, après un échange de saluts, il lui demanda: "Mon ami, d'où viens-tu à cette heure?" L'écolier lui répondit: "De l'alme, inclite, et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.

- Qu'est-ce à dire? dit Pantagruel à un de ses compagnons.

- C'est, répondit-il, de Paris qu'il s'agit.

- Tu viens donc de Paris, dit Pantagruel. Et à quoi passez-vous le temps, vous autres messires les étudiants, à Paris?"

L'écolier lui répondit: "Nous transfrétons la Séquane au dilicule et au crépuscule; nous déambulons par les compites et les quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captions la bénévolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigène sexe féminin. Certaines diécules nous invisons les lupanars, et en extase vénérique, inculquons nos vérètres dans les pénitissimes récesses des pudendes de ces mérétricules amicabilissimes; puis cauponisons dans les tabemes méritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule, belles spatules vervécines perforaminées de pétrosil, et si, par forte fortune, il y a rareté ou pénurie de pécune en nos marsupies, et si elles sont exhaustes de métal ferruginé, pour l'écot nous dimittons nos codices et vestes oppignerées, prestolant les tabellaires à venir des Pénates et Lares patriotiques."

A ces mots Pantagruel lui dit: "Quel diable de langage est-ce là? Par Dieu, tu es quelque hérétique.

- Seigneur, non, dit l'écolier, car libentissiment dès ce qu'il illucesce quelque minutule lèche du jour, je démigre dans l'un de ces tant bien architectes moutiers, et là, me irrorant de belle eau lustrale, grignote d'un trançon de quelque missique précaution de nos sacrificules. Et, submirmillant mes précules horaires, élue et absterge mon anime de ses inquinements nocturnes. Je révère les Olympicoles, je vénère latrialement le supernel Astripotent. Je dilige et rédame mes proximes. Je serve les prescrits décalogiques, et, selon la facultatule de mes vires, n'en discède le late unguicule. Bien est vériforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lent à supéréroger les élémosines à ces égènes quéritant leur stipe hostiatement.

- Eh ben merde alors, dit Pantagruel, qu'est-ce que veut dire ce fou? Je crois qu'il nous fabrique ici quelque langage du diable, et qu'il est en train de nous envoûter avec des formules magiques."

A ces mots l'un de ses compagnons lui dit: "Seigneur, sans doute ce galant veut-il reproduire la langue des Parisiens; mais il ne fait qu'écorcher le latin, croyant ainsi pindariser; et il se prend pour un grand orateur en français, parce qu'il dédaigne la commune façon de parler." Sur ce, Pantagruel dit: "Est-ce vrai?"

L'écolier lui répondit: "Signor Missaire, mon génie n'est point apte nate à ce que dit ce flagitiose nébulon pour escorier la cuticule de notre vemacule gallique, mais vice versément je gnave opère, et par vèles et rames je me énite de le locupléter de la redondance latinicome.

- Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler; mais auparavant, réponds-moi: d'où es-tu?"

A ces mots l'écolier lui dit: "L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions Lémoviques, où réquiesce le corpore de l'agiotate saint Martial.

- Je vois, dit Pantagruel; tu es Limousin pour tout potage, et tu veux ici faire le Parisien. Viens donc là que je te frotte les oreilles!"

Et de le prendre à la gorge, en lui disant: "Tu écorches le latin; par saint Jean, je te ferai dégorger une queue de renard, car je t'écorcherai tout vif."

Et le pauvre Limousin de se mettre à dire: "Vée dicou! gentillâtre. Ho, saint Marsaut, adjouda mi! Hau, hau, laissas à quau, au nom de Diou, et ne me touquas grou."

A ces mots Pantagruel lui dit: "A cette heure tu parles naturellement."

Et il le laissa ainsi, car le pauvre Limousin chiait dans ses chausses, qui étaient fendues en queue de morue, sans couture au fond, ce qui fit dire à Pantagruel: "Saint Alipentin, quel putois! Au diable ce mange-raves, tant il pue!"

Et il le laissa.

TEXTE 2 - RABELAIS, *Pantagruel* chap. VIII (1532)

Pour cette raison, mon fils, je te conjure d'employer ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon : l'un, par de vivantes leçons, l'autre par de louables exemples, peuvent bien t'éduquer. J'entends et veux que tu apprennes parfaitement les langues, d'abord le grec, comme le veut Quintilien, puis le latin et l'hébreu pour l'Écriture sainte, le chaldéen et l'arabe pour la même raison; pour le grec, forme ton style en imitant Platon, et Cicéron pour le latin. Qu'il n'y ait aucun fait historique que tu n'aies en mémoire, ce à quoi t'aidera la cosmographie établie par ceux qui ont traité le sujet. Des arts libéraux, la géométrie, l'arithmétique et la musique, je t'ai donné le goût quand tu étais encore petit, à cinq ou six ans : continue et deviens savant dans tous les domaines de l'astronomie, mais laisse-moi de côté l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle qui ne sont que tromperies et futilités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur tous les beaux textes, et me les commentes avec sagesse. Quant à la connaissance de la nature, je veux que tu t'y appliques avec soin : qu'il n'y ait mer, rivière ou source dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et buissons des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tout l'Orient et du Midi. Que rien ne te soit inconnu. Puis relis soigneusement les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes, et, par de fréquentes dissections, acquiers une parfaite connaissance de cet autre monde qu'est l'homme. Et quelques heures par jour, commence à lire l'Écriture sainte, d'abord en grec le Nouveau Testament et les Épîtres des Apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie en toi un abîme de science : car maintenant que tu es un homme et te fais grand, il te faudra sortir de la tranquillité et du repos de l'étude et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et secourir nos amis dans toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu mettes tes progrès en application, ce que tu ne pourras mieux faire qu'en soutenant des discussions publiques sur tous les sujets, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés, tant à Paris qu'ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, la sagesse n'entre jamais dans une âme méchante, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et en Lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi faite de charité, t'unir à Lui de manière à n'en être jamais séparé par le péché. Prends garde aux tromperies du monde, ne t'adonne pas à des choses vaines, car cette vie est passagère, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable envers ton prochain, et aime-le comme toi-même. Respecte tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux pas ressembler, et ne gaspille pas les grâces que Dieu t'a données. Et quand tu t'apercevras que tu disposes de tout le savoir que tu peux acquérir là-bas, reviens vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir.

Mon fils, que la paix et la grâce de notre Seigneur soient avec toi. Amen. D'Utopie, le dix-sept mars, ton père, Gargantua.

TEXTE 3 – (L’instruction de Gargantua par Ponocrates). RABELAIS, *Gargantua* (1535) chap. XXIII

[...] Puis il le soumit à un rythme de travail tel qu’il ne perdait pas une heure de la journée, mais consacrait au contraire tout son temps aux lettres et au noble savoir.

Gargantua s’éveillait donc vers quatre heures du matin. Tandis qu’on le frictionnait, on lui lisait quelques pages des Saintes Ecritures, à voix haute et claire, avec la prononciation convenable. Cet office était confié à un jeune page, originaire de Basché, nommé Anagnostes. Suivant le thème et le sujet du passage, bien souvent il s’appliquait à adorer, révéler, prier et supplier le bon Dieu ont la majesté et les merveilleux jugements apparaissaient à la lecture.

Puis il allait aux lieux secrets excréter le produit des digestions naturelles. Là son précepteur répétait ce qu’on avait lu et lui expliquait les points les plus obscurs et les plus difficiles.

Quand ils revenaient, ils considéraient l’état du ciel, notant s’il était tel qu’ils l’avaient remarqué le soir précédent, et en quels signes entrait le soleil, et aussi la lune ce jour-là. Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, apprêté, parfumé, et pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur et les confrontait avec quelques exemples pratiques concernant la vie humaine, ce qui leur prenait parfois deux ou trois heures, mais, d’ordinaire on s’arrêtait quand il était complètement habillé.

Ensuite, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture. Alors ils sortaient, en discutant toujours du sujet de la lecture et ils allaient se divertir au Grand Bracque, ou dans les prés et jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, s’exerçant élégamment le corps comme ils s’étaient auparavant exercé l’esprit. Tous leurs jeux se faisaient en liberté, car ils abandonnaient la partie quand il leur plaisait, et ils s’arrêtaient d’ordinaire quand la sueur leur coulait sur le corps, ou qu’ils étaient autrement fatigués. Alors, ils étaient très bien essuyés et frictionnés, ils changeaient de chemise, et allaient voir si le dîner était prêt en se promenant doucement. Là, en attendant, ils récitait à voix claire et avec éloquence quelques maximes retenues de la leçon.

Cependant, Monsieur l’Appétit venait ; c’est au bon moment qu’ils s’asseyaient à table. Au commencement du repas, on lisait quelque histoire plaisante des anciennes prouesses jusqu’à ce qu’il prît son vin. Alors, si on le jugeait bon, on continuait la lecture, ou ils commençaient à deviser joyeusement tous ensemble. Pendant les premiers mois, ils parlaient de la vertu, de la propriété, des effets et de la nature de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l’eau, du sel, des viandes, des poissons, des fruits, des herbes, des racines et de leur préparation. Ce faisant, Gargantua apprit en peu de temps tous les passages relatifs à ce sujet dans Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Gallien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Elien et d’autres. Après s’être entretenus là-dessus, ils faisaient souvent, pour plus de sûreté, apporter à tables les livres en question. Gargantua retint si bien, si intégralement les propos tenus, qu’il n’y avait pas alors un seul médecin qui sût la moitié de ce qu’il avait retenu. Après, ils parlaient des lectures du matin, et terminant leur repas par quelque confiture de coings, il se curait les dents avec un bout de lentisque, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche et tous rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques à la louange de la munificence et bonté divines.

Là-dessus, on apportait des cartes, non pas pour jouer, mais pour y apprendre mille petits jeux et inventions nouvelles qui tous découlaient de l’arithmétique. De cette façon, il prît goût à la science des nombres et tous les jours, après le dîner et le souper, il y passait son temps avec autant de plaisir qu’il en prenait d’habitude aux dés ou aux cartes.

TEXTE 4 – (L’abbaye de Thélème). RABELAIS, *Gargantua*. 1534 (chap. 57)

*Afin de récompenser Frère Jean des Entommeurs de ses exploits lors de la guerre contre Picrochole, le géant Gargantua lui offre de fonder une abbaye qui soit « au contraire de toute autre », l’abbaye de Thélème, c’est-à-dire une abbaye nommée « Désir » selon l’étymologie grecque. La description de cet univers idéal occupe les six derniers chapitres du *Gargantua*. Cet édifice accueille ses pensionnaires selon des règles particulières.*

Toute leur vie était réglée non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur règle tenait en cette clause :

FAIS CE QUE VOUDRAS,

parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu’ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand ils sont affaiblis et asservis par une vile sujétion ou une contrainte, ils utilisent ce noble penchant, par lequel ils aspiraient librement à la vertu, pour se défaire du joug de la servitude et pour lui échapper, car nous entreprenons toujours ce qui est défendu et convoitons ce qu’on nous refuse.

Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d’efforts pour faire tous ce qu’ils voyaient plaire à un seul. Si l’un ou l’une d’entre eux disait : « buvons », tous buvaient ; si on disait « jouons », tous jouaient ; si on disait « allons-nous ébattre aux champs », tous y allaient. Si c’était pour chasser au col ou à courre, les dames montées sur de belles haquenées, avec leur fer palefroi, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, un lanier, un émerillon ; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu’ils n’y avait aucun ou aucune d’entre eux qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d’instruments de musique, parler cinq ou six langues et s’en servir pour composer en vers aussi bien qu’en prose. Jamais on ne vit des chevaliers si preux, si nobles, si habiles à pied comme à cheval, si vigoureux, si vifs et maniant si bien toutes les armes, que ceux qui se trouvaient là. Jamais on ne vit des dames si élégantes, si mignonnes, moins désagréables, plus habiles de leurs doigts à tirer l’aiguille et à s’adonner à toute activité convenant à une femme noble et libre, que celles qui étaient là.

Pour ces raisons, quand le temps était venu pour un des membres de l’abbaye d’en sortir, soit à la demande des parents, soit pour d’autres motifs, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l’avait choisi pour chevalier servant, et on les mariait ensemble. Et s’ils avaient bien vécu à Thélème dans le dévouement et l’amitié, ils cultivaient encore mieux ces vertus dans le mariage ; leur amour mutuel était aussi fort à la fin de leurs jours qu’aux premiers temps de leurs noces.

TEXTE 5 –RABELAIS, *Gargantua*, chapitre L (1535)

La guerre est finie. Picrocole (qui avait voulu envahir le royaume de Grandgousier) est en fuite. Gargantua harangue les vaincus.

Ne voulant donc aucunement dégénérer de la bénignité héritée de mes parents, à présent je vous pardonne et vous délivre, je vous laisse aller francs et libres comme avant. De plus, en franchissant les portes, chacun d'entre vous sera payé pour trois mois, afin que vous puissiez vous rentrer dans vos foyers, au sein de vos familles. Six cents hommes d'armes et huit mille fantassins vous conduiront en sûreté, sous le commandement de mon écuyer Alexandre, pour éviter que vous soyez malmenés par les paysans. Que Dieu soit avec vous !

Je regrette de tout mon cœur que Picrochole ne soit pas ici, car je lui aurais fait comprendre que cette guerre avait lieu en dépit de ma volonté, et que je ne souhaitais pas accroître mes biens ou ma renommée. Mais, puisqu'il a disparu et qu'on ne sait où ni comment il s'est évanoui, je tiens à ce que son royaume revienne entièrement à son fils ; comme celui-ci est d'un âge trop tendre (il n'a pas encore cinq ans révolus), il sera dirigé et formé par les anciens princes et gens de science du royaume. Et, puisqu'un royaume ainsi décapité serait facilement conduit à la ruine, si l'on ne refrénait la convoitise et la cupidité de ses administrateurs, j'ordonne et veux que Ponocrates soit intendant de tous les gouverneurs, qu'il ait l'autorité nécessaire pour cela et qu'il veille sur l'enfant tant qu'il ne le jugera pas capable de gouverner et de régner par lui-même.

Je considère que ce penchant trop veule et mou qu'est la faiblesse de pardonner aux méchantes gens leur offre l'occasion de plus facilement commettre de nouveaux méfaits, à cause de cette néfaste assurance de l'impunité.

Je considère que Moïse, l'homme le plus doux qui fut sur terre en son temps, punissait sévèrement ceux qui se mutinaient et entraînaient en sédition au sein du peuple d'Israël.

Je considère que Jules César, empereur si débonnaire que, au dire de Cicéron, avoir le pouvoir de toujours sauver tout un chacun et de lui pardonner était à ses yeux le degré souverain de la réussite, et qu'avoir la volonté de le faire était son plus grand mérite ; malgré tout, dans certains cas, malgré ces maximes, il punit impitoyablement les auteurs de rébellion.

A ces exemples je veux qu'avant de partir vous me livriez : premièrement ce beau Marquet, qui a été la source et la cause initiale de cette guerre par la faute de son outrecuidance ; deuxièmement ses compagnons fouaciers, qui ont négligé de calmer sa tête folle au moment voulu ; et enfin tous les conseillers, les capitaines, les officiers et les familiers de Picrochole qui l'auraient encouragé ou glorifié, ou lui auraient conseillé de sortir de ses frontières pour nous tourmenter ainsi.

TEXTE 6 – RABELAIS, *Tiers-Livre* (1546), chap. IV

Le Tiers Livre retrace la suite des aventures de Pantagruel, accompagné de son ami Panurge, un bon vivant à l'esprit inventif. Le premier a conquis un territoire nouveau, la Dipsodie, et y a installé une colonie d'"Utopiens". Dans le chapitre IV, Panurge expose les vertus des échanges entre prêteurs et emprunteurs et poursuit en faisant un exposé sur la manière dont fonctionne le corps humain.

Sur ce modèle représentez-vous notre microcosme, c'est-à-dire notre petit monde, c'est l'homme, avec tous ses organes qui prêtent, empruntent, doivent, c'est-à-dire dans son naturel. Car Nature n'a créé l'homme que pour prêter et emprunter. L'harmonie des cieus n'est pas plus grande que ne sera celle qui gouverne son organisme. L'intention du Fondateur de ce microcosme est d'y entretenir l'âme, qu'il y a placée comme hôte, ainsi que la vie. La vie est faite du sang. Le sang est le siège de l'âme. C'est pourquoi un seul travail mobilise ce monde, c'est de forger continuellement du sang. Dans cette forge tous les organes ont une fonction particulière, et leur hiérarchie est telle que sans cesse l'un emprunte à l'autre, l'un prête à l'autre, l'un est débiteur de l'autre. La matière et le métal propres à être transformés en sang sont fournis par Nature: ce sont le pain et le vin. Dans ces deux espèces d'aliments sont comprises toutes les autres. C'est pour cela qu'en langue goth on parle de companage. Pour les trouver, les préparer et les faire cuire, les mains travaillent; les pieds font du chemin, et supportent toute cette machine; les yeux dirigent tout; l'appétit, par l'entremise d'un peu de bile acidulée, qui lui est transmise par la rate, appelle à enfourner les aliments dans l'orifice de l'estomac; la langue les goûte; les dents les mâchent; l'estomac les reçoit, les digère et les transforme en chyle; les veines du mésentère en sucent ce qui est bon et profitable, laissant de côté les excréments, qui, par un dynamisme d'expulsion, sont évacués par un conduit approprié, puis elles portent le restant au foie; il le transforme aussitôt en sang.

Quelle joie croyez-vous qu'en éprouvent alors ces travailleurs à la vue de ce ruisseau d'or, qui est leur seul reconstituant? La joie des alchimistes n'est pas plus grande quand, après de longs travaux et une grande dépense d'énergie, ils voient dans leurs fourneaux leurs métaux transmués.

Alors chaque organe se prépare et s'évertue à nouveau à purifier et affiner ce trésor. Les reins par les veines émulgentes en tirent une sécrétion aqueuse, que vous nommez urine, et par les uretères la déversent en bas. En bas elle trouve un réceptacle approprié, c'est la vessie, qui, au moment voulu, l'évacue. La rate en extrait le terrestre et la lie, que vous nommez bile noire. La vésicule biliaire en soustrait la bile jaune superflue. Le sang est ensuite transporté, pour mieux être affiné, dans une autre usine c'est le cœur. Celui-ci par ses mouvements diastoliques et systoliques le rend gazeux et l'enflamme, ce qui lui permet de le parfaire dans le ventricule droit et de l'envoyer par les veines à tous les organes; chaque organe l'attire à lui et s'en nourrit à sa guise: les pieds, les mains, les yeux, tous, et ainsi deviennent débiteurs ceux qui auparavant étaient prêteurs. Par le ventricule gauche, il le rend si subtil qu'on le dit vapoureux, et il l'envoie à tous les membres par ses artères pour réchauffer et aérer l'autre sang, celui des veines. Le poumon, à l'aide de ses lobes et soufflets, ne cesse de le rafraîchir. En reconnaissance de ce bienfait, le cœur lui en départit le meilleur par la veine artérielle. Pour finir, il est si bien affiné dans le réseau merveilleux que par la suite en sont faits les esprits animaux, au moyen desquels l'âme imagine, discourt, juge, analyse, délibère, raisonne et se souvient.